

Berlin ou l'oubli

Régine Robin

Il peut sembler paradoxal de parler d'une politique de l'oubli à propos de l'Allemagne tant cette dernière est considérée comme le bon élève de l'Europe, peut-être, mais la mémoire collective de l'Allemagne de l'Ouest est particulièrement sélective.

La guerre des mémoires a été totale en ce qui concerne la RDA, une véritable politique de l'oubli et de l'effacement a été instituée, une nouvelle *damnatio memoriae* dans l'indifférence générale ou avec l'assentiment d'une bonne partie de la population, comme quoi, les sociétés sont infiniment mieux saisies par ce qu'elles « oublient » que par ce qu'elles commémorent, car l'oubli, surtout volontaire et programmé, en dit plus long sur les sociétés que toutes les commémorations officielles qu'elles organisent.

Dans cet article, nous saisissons quelques-unes de ces modalités de politique volontaire de l'oubli qui font de Berlin non seulement une ville palimpseste à cause des multiples strates mémorielles qui affleurent, mais aussi une ville de l'effacement, une ville de la persistance de l'oubli.

Le nom des rues

Rien de plus important pour le paysage symbolique d'une ville que ses noms de rues, ses monuments, ses statues et plaques commémoratives. Environnement quotidien omniprésent qui se marque sur nos enveloppes par l'adresse postale, sur les timbres où figurent des héros ou des dates historiques, le nom de rue, la statue, le monument font partie de l'identité individuelle et collective. Ils sont toujours l'enjeu de luttes, d'appropriations et de désappropriations du passé, luttes pour l'inscription de ce qu'une société veut laisser de son image de soi et de son rapport au passé. L'ensemble du nom des rues forme un récit auquel on est censé s'identifier. La ville offre ainsi un texte à déchiffrer, les monuments et les statues, en constituant des images-carrefours. Tout, sur le plan du symbolique est douloureux à Berlin. Les « consensus » sont décrétés,

imposés sans que les autres aient la possibilité de faire prévaloir leurs vues autrement que dans un rapport de forces tendu. Ville de vaincus ou de vainqueurs soumise au mouvement du balancier de l'histoire !

Quand le régime nazi s'installa, il débaptisa un grand nombre de rues dans le cadre de la Gleichschaltung de toutes les institutions et de la vie sociale allemande. Il y eut cent vingt et une rues débaptisées et rebaptisées à Berlin. Dès 1945, le besoin d'un nouveau paysage symbolique commença à se faire jour. Les alliés enlevèrent au plus vite les croix gammées de pierre et de bronze qui émaillaient les édifices de la ville. Au milieu des ruines, il fallait de nouveaux noms à la ville vaincue. Avant que la guerre froide donne naissance à deux textes urbains totalement différents, de 1945 à 1947, un dénominateur commun s'installe : la dénazification du paysage symbolique de la ville¹. Il y eut immédiatement deux conceptions opposées. Celle de la droite conservatrice suggérait de retirer tous les noms liés au régime nazi, sans toucher au reste. On reviendrait au « texte » urbain précédant 1933 et assurerait une continuité à l'histoire de Berlin, ville sous les décombres, qui avait besoin de retrouver un visage. Le rêve des conservateurs aurait été de dépolitiser au maximum la charge affective des noms de rues. En face, l'approche « radicale » visait à saisir l'occasion de faire disparaître toute la symbolique réactionnaire qui avait prévalu sous Weimar où les noms de militaires prussiens, fourriers de l'impérialisme, s'étaient en grand nombre, et la remplacer par les noms de révolutionnaires, de résistants et de grandes figures du mouvement ouvrier. Il fallait au plus vite en finir avec les rues Moltke, Hindenburg, Guillaume I^{er}, etc. Lorsque Karl Maron endossa la plate-forme radicale, il la formula de telle façon qu'elle reprenait presque terme à terme une résolution du KPD de 1927. La guerre froide, l'opposition entre les huit districts du secteur soviétique, et des douze districts du secteur

¹ Pour l'ensemble des renseignements concernant les changements de nom entre 1945 et 1947, ainsi que les nouveaux changements de noms opérés par la RDA, par la suite, je suis redevable aux travaux de Maoz Azaryahu, en particulier, deux de ses articles : « Street Names and Political Identity : the Case of East Berlin », *Journal of Contemporary History*, vol. 21, 1986, p. 581-604 et « Renaming the Past : Changes in "City Text" in Germany and Austria, 1945-1947 », *History and Memory* (2), Winter 1990, p. 33-53. Son livre, également : *Von Wilhelmplatz zu Thälmannplatz. Politische Symbole im öffentlichen Leben der DDR*, Bleicher Verlag, 1991. Pour tout ce qui concerne les changements de noms après 1989, je suis redevable à Marina Chauliac, *Le Nom des rues à Berlin-Est : un lieu de mémoire disputé. Étude des changements de noms de rues depuis la réunification allemande*, thèse de DEA, École des hautes études en sciences sociales, 1996.

occidental,² puis la création des deux États entraîna deux relectures du passé, deux paysages symboliques, deux « textes » urbains différents sinon opposés.

La RDA, à travers une périodisation complexe, se dota d'un réseau symbolique de noms de rues à travers lesquels elle chercha à fortifier son identité d'État socialiste allemand. Pour cela, elle effaça d'abord toute trace des noms nazis, chercha à éliminer la tradition prussienne et militariste de l'histoire allemande, mit en avant le mouvement ouvrier et révolutionnaire allemand, dont Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht ; les fondateurs du marxisme, Karl Marx et Friedrich Engels ; les dirigeants soviétiques, Staline et Lénine ; honora les communistes tombés dans la lutte antifasciste dont Ernst Thälmann ; inscrivit le nom de ses premiers hommes d'État, Wilhelm Pieck et Otto Grotewohl. C'est bien évidemment ce réseau que la réunification va chercher à démanteler.

Seule la partie est de la ville était concernée. Aucun changement n'eut lieu, dans ce cadre, dans l'ouest de la ville. Dans l'ensemble des districts constituant Berlin-Est, soixante et onze changements de noms furent retenus. Ils montrent la hargne avec laquelle le nouveau régime cherche à démanteler le réseau symbolique construit par la RDA à Berlin. La commission explique son travail dans un rapport rendu public le 17 avril 1994. Tous les symboles de l'ancien État allaient être passés au crible. Seraient effacés les noms de tous ceux qui avaient été associés avec la dictature SED, à l'image de ce qui s'était produit en 1945 à l'égard du régime national-socialiste. La commission met donc sur le même plan l'Allemagne de l'est et le régime nazi. Même s'il y a des historiens à la commission, et fort divers, le « consensus antitotalitaire » les réunit tous. La commission est partie du principe que la deuxième démocratie allemande n'a aucune raison de rendre hommage aux hommes et femmes politiques qui ont coopéré à la destruction de la première démocratie. La même chose vaut pour les hommes et femmes politiques qui, après 1933, ont combattu une dictature totalitaire, celle des nationaux-socialistes, pour la remplacer par une autre dictature, celle des communistes.

Tout ceci se fait d'abord dans l'indifférence générale. Comme le dit Annette Leo : « C'est ainsi que peu à peu, l'ex-RDA se voit "purgée" des traces de son histoire. Tout se passe comme si un courant emportait tout et que, dans leur majorité, les gens laissaient faire. Ils ne vont pas se

² Il s'agit des districts suivants : Mitte, Prenzlauer Berg, Friedrichshain, Treptow, Weissensee, Pankow, Lichtenberg et Köpenick. Les douze secteurs occidentaux, étaient, quant à eux, les suivants : Wedding, Kreuzberg, Neukölln, Steglitz, Charlottenburg, Tiergarten, Schöneberg, Zehlendorf, Wilmersdorf, Reinickendorf, Tempelhof, Spandau.

cramponner à ces signes et emblèmes qu'ils n'ont jamais considérés comme les leurs³ ». C'est durant la première année que les changements vont se mettre en place. Par la suite, les gens des quartiers, le PDS, diverses associations et même des associations d'historiens hostiles à la commission officielle, vont protester, manifester, organiser des pétitions, avec des résultats mitigés. À la limite, c'est toute la tradition du mouvement ouvrier et de l'antifascisme qui allait être effacée, car soutenir que les spartakistes, les communistes allemands, visaient à « détruire » Weimar est une lecture extrêmement réductrice de l'histoire qui occulte la signification des luttes à la fin du XIX^e siècle et dans le premier quart du XX^e siècle et qui invalide toute la tradition révolutionnaire.

Tous les militants communistes morts à la guerre d'Espagne et les autres sont jugés indignes de garder leur rue : Quand il se fut agi de supprimer le nom de Clara Zetkin et de reprendre le nom antérieur, celui de Dorothee Strasse, d'après la princesse, née en 1673, seconde épouse du Grand Electeur, ce fut un tollé général. Cette militante socialiste, luttant pour le droit des femmes, avait été co-fondatrice du parti communiste, avait appelé la population à la révolte, mais c'était contre Hitler. Qu'à cela ne tienne ! Elle était une ennemie de la démocratie, car luttant contre Weimar. Les maires des arrondissements de Prenzlauer Berg, Mitte et Friedrichshain, refusent d'entériner les changements de nom de Clara Zetkin (Dorothee), d'Arthur Becker (Knipode), de Dimitroff (Danzig), de Hans Beimler (Otto Braun). Finalement, Haase le fera de sa propre autorité, disant que la conscience historique des habitants des arrondissements de l'est avait été trop marquée par la politique partielle de la RDA, qu'ils n'étaient plus à même de juger. Certes, il y a eu une barrière infranchissable quoique certains aient bien essayé de la franchir. Ni la place, ni la rue, ni la station de métro (U-Bahn) Rosa Luxembourg n'ont été débaptisées, ni la rue Karl Liebknecht, comme si certains morts pesaient d'un poids trop fort sur la conscience des vivants.

La démolition des statues

Toute révolution, on le sait, entraîne un énorme vandalisme officiel, collectif, groupal ou individuel. La Révolution française et la Révolution russe ont servi de modèle. À la chute du Mur, et après l'écroulement du communisme, la fin de l'URSS, les choses ont été plus complexes. Il y eut de vraies destructions mais aussi des formes plus subtiles d'effacement, de dérision,

³ Annette Leo, « RDA : traces, vestiges, stigmates », *Communications* (5), 1992, p. 45.

d'ironisation, de mise à l'écart sans destruction. Il y eut les badigeonnages, les slogans, les travestissements, détournements des slogans rituels, les jeux de mots assassins. Il y eut aussi les statues et monuments laissés à l'abandon, livrés aux graffitis, aux intempéries, à la végétation. La plupart du temps, les statues sont remplacées par d'autres, la nature symbolique et la mémoire ayant horreur du vide. Aux multiples Lénine, on préférera des Pierre le Grand, en attendant les contre coups et retours de balanciers de l'histoire. Si à Berlin se sont succédé l'ironisation par les slogans détournés sur le socle des statues ou à l'aide de banderoles, des projections ou éclairages ironiques, le vandalisme par abandon (le monument Thälmann), la plupart du temps, il s'est agi de destruction pure et simple. La relégation dans un parc, aménagé pour la circonstance est une solution qu'on a trouvée à Moscou et à Budapest. Elle consiste à « muséifier » l'ensemble des statues des emblèmes de l'ancien régime sans les détruire. Placées en un même endroit, elles peuvent se présenter en vrac, sans ordre, comme un « rivage à l'abandon », mais elles peuvent aussi être disposées dans un cadre aménagé pour cette occasion, solution de Budapest. Dans ce dernier cas, on a vraiment à faire à une poubelle « paysagée de l'histoire », un parc où on a placé les statues de l'ancien régime⁴. Dans ces cas-là, on conserve pour mieux oublier. On met en œuvre un patrimoine négatif.

Pas de jardin paysagé des statues à Berlin où l'on s'est acharné à détruire, à faire disparaître tout le réseau symbolique de la RDA. D'abord, la statue de Lénine⁵ – c'est le sculpteur soviétique Nikolai Tomski qui l'avait façonnée. Elle se dressait sur la place du même nom dans l'est de la ville. Monumentale, haute de dix-neuf mètres, en granite rouge d'Ukraine émergeant d'un immense piedestal de vingt-six mètres, sur fond de drapeau rouge, devant trois HLM d'hauteur inégale, en dégradé. Elle écrasait par son aspect monumental tous les environs. Elle avait été inaugurée par Walter Ulbricht à la veille du centième anniversaire de la naissance de Lénine le 19 avril 1970. Il n'est pas certain que les Berlinoises de l'est n'aient pas développé des rapports étroits souvent ambivalents avec l'arsenal des monuments symboliques de la RDA, que ce soit les enseignes qui ornaient le drapeau, ou les plaques, statues et slogans divers. Toutes les enquêtes faites après-coup rendent compte d'une vérité complexe, contradictoire.

⁴ On trouvera dans un de mes articles, le détail du « parc des statues de Budapest » : Régine Robin, « Le passé comme dépotoir (ou les fantômes du réalisme socialiste) », in Johanne Villeneuve, Brian Neuville et Claude Dionne (éds), *La Mémoire des déchets. Essais sur la culture et la valeur du passé*, Montréal, Nota Bene, 1999, p. 187-206.

⁵ Il y avait eu en 1951 une statue de Staline en bronze sur l'Avenue, qui, une fois débaptisée en 1961 devint la Karl-Marx Allee.

On pourrait superposer quelques photographies. La statue, telle qu'elle se dressait à partir de l'année 1970, telle qu'elle avait été utilisée par un artiste, Krystof Wodiczko, lors de l'exposition urbaine de 1990 : « Die Endlichkeit der Freiheit ». La statue de Lénine se dresse encore à Friedrichshain devant les HLM mais il est question de la démanteler. L'artiste, par un éclairage subtil et une projection, a habillé Lénine d'un T-Shirt rayé et l'a placé derrière un caddy plein d'objets de consommation, sans doute pour fêter ironiquement le passage du monumentalisme idéologique qui avait fait faillite à la société de consommation appelée à un brillant avenir. Puis, la statue démantelée, la tête gisant au pied du socle, et enfin, la place vide aujourd'hui.

Sophie Calle a demandé aux gens, quelques années après le démantèlement de la statue ce qu'ils en pensaient. Cela donne une belle cacophonie, un bourdonnement du discours social tout à fait passionnant. « Je n'étais qu'un gamin à l'époque de l'inauguration, ce devait être aux alentours de 1970-1971. Ils l'ont dévoilé et tout d'un coup il était là : Lénine nous faisait face. Deux fois plus haut que les réverbères. C'était un mélange de styles ridicules, entre l'héroïque et le populaire. La tête était légèrement orientée vers le haut et regardait au loin, vers l'au-delà pour ainsi dire⁶ ». Certains des passants interrogés ont l'air franchement hostiles : « L'ambiance était exactement la même que celle que dégagent tous les monuments faits par les communistes. Le visage était terrifiant. Surtout la nuit, sous les projecteurs. Sinistre » ou bien : « C'est avec lui que tout le malheur a commencé. Après tout, Lénine c'est un étranger. Si c'était Marx, on se poserait des questions. Mais comment se fait-il qu'un citoyen russe ait eu droit à un si gros monument ? ». D'autres, se montrent plus cléments sinon nostalgiques : « J'ai toujours trouvé qu'il avait sa place ici, qu'il fait partie de la conception architecturale du quartier. Il constituait un repère bien visible, occupant le devant de la scène. Tout ce qui l'entourait devait se mesurer à lui. Le plan de circulation vous obligeait à le contourner, quelle que soit votre direction. Ils ont essayé de la transformer en posant des blocs de pierre, en choisissant une dénomination moins connotée – Place des Nations – mais cette place a été conçue pour Lénine, et ces gros cailloux peuvent difficilement le remplacer ». En 1990, il devint urgent pour les autorités de l'Allemagne en voie de réunification de se débarrasser de la statue. Le maire de Berlin-Ouest, Momper, réaffirma que Berlin ne pouvait tolérer d'avoir dans ses murs la statue d'un « despote » et d'un « criminel ». Il était secondé dans ses vœux de démontage par une large majorité, à la fois CDU et SPD. À leurs

⁶ Sophie Calle, *Souvenirs de Berlin-Est*, Actes Sud, 1999, p. 17.

yeux, seuls quelques irréductibles et vieux staliniens allaient s'opposer à cette mesure de salubrité. La statue avait été classée monument historique (par l'est), ce qui occasionna quelques difficultés, mais on fut prompt à annuler cette mesure et le monument put légalement être démonté. Curieusement, cette décision déclencha une immense vague de protestations et pas seulement à l'est. Il y avait ceux qui vantaient ses qualités esthétiques. Œuvre du Réalisme socialiste, elle était le témoin d'un art qui allait disparaître si on n'en laissait pas, *in situ*, quelques-unes de ses réalisations les plus fondamentales. Il y avait ceux qui ne se fondaient pas sur la dimension esthétique du monument, mais sur sa valeur de témoignage d'une époque ; la statue faisait partie de l'histoire de l'Allemagne et de Berlin. Les habitants des HLM alentour, ceux qui habitaient les HLM situés immédiatement derrière la statue aussi bien ceux des immeubles en forme de serpent autour de la place, firent savoir avec force leur opposition. C'est peut-être dans ces semaines décisives de l'automne 1990 que l'identité Ossie prend naissance, devant l'acharnement de ceux qui cherchent à l'effacer non seulement du présent (ce qui est acquis), mais aussi du passé. Une banderole fut hissée et ceinturait Lénine : « Pas de violence ! ». Les opposants déployèrent une banderole ironique dès que le premier échafaudage fut monté : « Ici le Sénat de Berlin jette à la décharge l'Histoire allemande ».

Constituée de différents blocs, la statue n'a pas été détruite, mais enterrée dans les carrières de Köpenick. À la place, des blocs de granite et une fontaine. Pour prolonger les connotations négatives qui hantent ces lieux, devant la fontaine, une toute petite plaque avise les passants : « Eau non potable ».

La nouvelle commission mise sur pied demanda qu'on jugeât les monuments d'après leur valeur historique et non plus politique. En ce qui concerne les plaques, monuments, statues de l'est, on se fit moins expéditifs, se contentant souvent de changer le texte des socles, même pour les monuments commémorant l'antifascisme, car on estimait que le rôle des communistes y avait été exagéré. On voulut cependant démolir le monument de Ernst Thälmann à Prenzlauer Berg, comme on avait démolì celui de Lénine à Friedrichshain. Encore plus colossal que le premier, sculpté par un autre soviétique, Lev Kerbel, il est constitué d'une énorme tête de bronze sur fond de drapeau rouge, le poing levé, attitude héroïque s'il en fut, en haut d'un socle avec son nom en lettres énormes. Le tout fait quatorze mètres de haut sur quinze mètres de large. Des graffitis commencèrent à barbouiller le socle ironiques ou mélancoliques : « Vous n'auriez pas une taille plus large ? », comme on le demande pour un T-Shirt, a fait les beaux jours de 1991-1992.

« *Skatefront* », à l'imitation de « *Rotfront* » y fut également inscrit sans compter quelques croix gammées, celles-là, assez vite effacées, tandis qu'aujourd'hui on peut y lire : « Emprisonné, assassiné, barbouillé », ce qui résume la vie de militant de Thälmann, sa fin tragique à Buchenwald et le destin de son monument soumis aux intempéries et aux graffitis. La bagarre devint très vive en 1993, et il ne fut plus possible d'abattre le monument.

On put même craindre, un moment pour le couple Marx-Engels – cette statue de bronze sur le Marx-Engels Forum – où l'un (Marx) est assis tandis que le second (Engels) est debout, monument que les Berlinoises de l'est avaient surnommé : « Marx und Jacketti », à cause de leur pose ridicule et de leur costume. Du reste, le socle sur lequel Marx est assis ressemble à une valise. On dirait qu'il est en attente d'un visa de longue durée pour émigrer à l'ouest, un destin d'intellectuel fort commun. À l'inverse des monuments colossaux, cette statue, ouverte au public, était populaire. Les enfants grimpaient sur les genoux de Marx (ils continuent à le faire, du reste) et tout le monde s'y faisait photographier. Des graffitis ironiques donnaient la parole aux fondateurs du marxisme qui s'exprimaient sur les événements : « Nous ne sommes pas coupables », lisait-on, ou encore : « La prochaine fois, ce sera mieux ».

Les aléas de l'oubli

L'effondrement de l'État avalé par la RFA ne suffit pas à donner un nouvel horizon de pensée aux ex-habitants de la RDA. La liberté sous la forme de la consommation, si elle s'accompagne du démantèlement de tout le potentiel industriel de l'est, d'un taux de chômage sans précédent depuis les années de sinistre mémoire, si elle signifie la négation des destins biographiques, la néantisation du vécu des gens, ne peut que les amener à une certaine nostalgie, nostalgie de ce qui n'a pas été, reconstruction imaginaire d'un pays disparu⁷. Certes, on peut alléguer le provincialisme protégé de la RDA, à l'abri du Mur, provincialisme contrôlé, sans chômage, avec des milieux de travail qui étaient également des lieux de vie, ou des « niches », petits espaces de liberté que tout un chacun finissait par s'aménager, surtout dans les dernières années du régime, mais il y a plus. D'après un sondage du *Berliner Zeitung* du 26 juin 2009, une

⁷ Voir en particulier sur ce point : Bernd Faulenbach, Anette Leo, Klaus Weberskirch, *Zweierlei Geschichte. Lebensgeschichte und Geschichtsbewusstsein von Arbeitnehmern in West- und Ostdeutschland*. Klartext, Essen, 2000.

majorité d'Allemands de l'ex-Allemagne de l'Est était d'avis que la RDA « avait davantage d'aspects positifs que négatifs ». Les Allemands de l'ouest pensent tout le contraire. Si l'on ajoute les 8 % de sondés des nouveaux Länder qui pensent que la RDA avait surtout de bons côtés, qu'on y vivait mieux que dans l'Allemagne réunifiée, cela fait 56 % des habitants de l'ex RDA qui en sont presque nostalgiques. Il est vrai que le taux de chômage à l'est est le double de celui de l'ouest.

Une véritable identité protestataire de l'est est née qui se veut être l'affirmation d'un sentiment d'appartenance Ossie, qui résiste à l'emprise des valeurs de l'ouest. Que cela passe par la recherche de produits de l'est, que ce soit à travers ces soirées « ostalgiques » ou à travers des formes plus savantes de la culture : la Volksbühne avec ses trois lettres de néon OST, les mises en scène provocatrices de Frank Castorf et d'autres metteurs en scène ; ou bien à travers le vote massif d'abord pour le PDS puis pour die Linke ou la création d'associations culturelles les plus diverses, quelque chose se met en place, un nouvel imaginaire dans lequel Berlin tient la première place. Je ne voudrais évoquer ici que le film récent qui fut plus qu'un succès, un triomphe, avec deux millions de spectateurs en 1999 : *Sonnenallee* de Leander Haussmann, puis *Good Bye Lenin et das Leben der anderen*.

Ces pseudo-nostalgies, ces mises en scène, cette résistance constituent-elles un discours critique de mise à distance, un discours qui permettrait de faire le deuil de la RDA en en percevant les limites, les manques, la faillite en même temps que sa positivité enfin réaffirmée ?

On voit bien ce qui manque au discours dominant qui a complètement délégitimé la RDA. Son manque de nuance, sa morgue ont produit un discours nostalgique qui parfois manque sa cible de la même façon.

Les aléas de l'oubli, ce sont aussi tous ces livres, récits, romans, autobiographies ou formes mixtes, en particulier de ceux qui étaient encore jeunes en 1989 et dont les souvenirs sont ceux de l'enfance ou de la jeune adolescence. Carola Haenel a consacré une belle étude à Claudia Rusch, à Falko Hennig et à Julia Shoch⁸.

⁸ Voir Carola Hänel-Mesnard, « La rupture dans la vie. Les récits de la jeune génération d'Allemands de l'est entre témoignage et fiction », in Catherine Fabre, Elisa Gourdin, Carola Hänel, *La RDA au passé présent. Relectures critiques et réflexions pédagogiques*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2006. Les romans ou récits analysés sont :

Prenant appui sur le très beau livre de Jacques Derrida, *Les Spectres de Marx*⁹. Emmanuel Terray écrit les remarques suivantes :

« Dans son livre *Les Spectres de Marx*, Jacques Derrida s'est fait l'avocat de ces êtres que les anciens appelaient des ombres et qui ne sont rien d'autres que les morts tels qu'ils survivent " en esprit" au milieu de nous. Il a souligné la nécessité d'accepter leur intrusion et l'urgence d'ouvrir le dialogue avec eux, afin d'échapper à l'emprise étouffante de la "présence pleine"¹⁰. Le spectral, ici, est l'espace tiers qui va permettre de transmettre une part de l'héritage, la transmission, le passé ouvert dans ce qu'il a encore à nous dire et dans ce que nous avons encore à lui dire. Le travail de l'absence contre la présence pleine, l'inscription de la perte et de la ruine, la trace de la perte contre mémoire saturée¹¹. »

Ainsi, des noms de rues débaptisés aux statues déboulonnées, de la délégitimation des écrivains et des intellectuels aux humiliations infligées aux employés, de la mise au chômage des ouvriers à l'épuration universitaire, de la réécriture de la narration des musées d'histoire à la remise en question de l'identité biographique des Allemands de l'est, ce qui est à l'œuvre dans tous les phénomènes que nous avons vus dans ce chapitre, c'est l'imposition d'une mémoire collective réductrice, instrumentalisée, sans nuance, sans ombre qui ne laisse aucune place à la mémoire interstitielle. Ce travail sur l'ombre, la fiction, la littérature, le cinéma, permettraient-ils de l'approcher ? Seraient-ils, de nos jours, les seules formes à travers lesquelles, quelque chose de la perte, de la dérision, de l'ambivalence, pourrait se dire, s'inscrire, se représenter ? Que les écrivains nous parlent du royaume d'Ubu ou du Ländchen, du « petit pays », comme souvent on désignait la RDA, qu'ils évoquent le Mur ou les façades grises et lépreuses des rues de Berlin, qu'ils se souviennent de leur façon de déjouer la Stasi, qu'ils évoquent leurs déambulations nocturnes, leurs rêves, leur désespérance, ils ont peut-être quelque chose à nous dire, sans pathos et sans nostalgie qu'un discours social arrogant et convenu a, depuis longtemps, sinon réduit au

Falko Hennig, *Alles nur geklaut*, btb Verlag, 1999. Claudia Rusch, *Meine Freie Deutsche Jugend. Frankfurt am Main*, S. Fischer, 2003. J. Hensel, *Zonenkinder*, Hamburh, Rowohlt, 2002 et Julia Schch, *Der Körper des Salamanders*, Munich, Piper, 2001.

⁹ Jacques Derrida, *Les Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.

¹⁰ Emmanuel Terray, *Ombres berlinoises. Voyage dans une autre Allemagne*, Paris, Odile Jacob, 1996. p.10.

¹¹ Régine Robin, *La Mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.

silence, du moins complètement illégitimé. Dans mon livre sur Berlin, j'avais proposé à propos du nom des rues, une autre approche que celle de l'occultation. « Il y aurait pourtant une façon de présenter ces noms de rues, une façon qui représente un vrai travail de la mémoire, ce serait d'avoir, au-dessus de la plaque du nom actuel, sur le même panneau, en haut, les noms que la rue portait antérieurement avec les dates durant lesquelles ils avaient figuré. On aurait ainsi la *Platz des Vereinten Nationen* avec un panneau sur lequel on pourrait lire :

Landsberger Platz : 1864-1950.

Leninplatz : 1950-1991.

Platz des Vereinten Nationen depuis 1992.

À la Place Rosa Luxembourg, on pourrait lire :

Bülowplatz : 1910-1933.

Horst-Wessel-Platz : 1933-1945.

Liebknecht-Platz : 1945-1947

Rosa-Luxemburg-Platz : depuis 1947.

On pourrait demander aux artistes berlinois de confectionner ces panneaux. Ces derniers n'empêcheraient pas la vision claire du nom d'aujourd'hui, mais porteraient la trace du passé tourmenté de la ville¹². »

Mais non !

C'est sans doute que cette RDA qui était si grise, si lépreuse, si totalement dénuée de charme, ce socialisme dévoyé avec sa Stasi omniprésente, ce régime incapable de penser l'état de droit, si éloigné des besoins de son peuple, si dénué d'écoute, que ce Berlin qui en était le symbole, était intolérable aux yeux de la RFA, et que tout devait disparaître avant même que puisse renaître dans un avenir lointain, une autre forme du « principe espérance ».

¹² Régine Robin, *Berlin Chantiers*, Paris, Stock, 2001, p. 211-212.

Régine Robin est professeur de sociologie à l'Université du Québec, à Montréal.

© Centre Alberto Benveniste, avril 2010